

**LA FAMILLE**

**BOSC**

**De SAINT-FRONT**

**Au CANADA**

Par R.P. Jean-Fr. BONNEFOY

Augustin BOSC avait bien du mal à élever sa famille déjà nombreuse.

Il décida donc de tenter l'aventure et rejoint Don Paul BENOIT à Paris. Ensemble

, ils partent pour Anvers où ils embarquent en mars 1891. Augustin emmène avec lui toute sa petite famille ainsi que ses outils de charpentier.

La traversée fut assez mouvementée. Marie Sophie sa femme, née MARCON, sensible au mal de mer ne quitta guère sa couchette. Ils finirent tout de même par arriver à Québec.

La caravane des colons guidée par Don BENOIT se composait surtout de familles jurassiennes ou suisses : en tout une quarantaine de personnes. Elle partit par voie ferrée jusqu'à Winnipeg.

Laissant sa famille dans la maison d'immigration de cette ville Augustin BOSC continua seul pour aller prendre possession de la concession ou « homestead » qu'il avait donné l'ordre d'acheter pour lui au père BITCHE, curé d'une paroisse voisine. Mais celui-ci n'ayant rien acheté, rendit l'argent qu'il avait reçu en dépôt.

Il fallait aviser au plus vite. Un certain LAMOUREUX consentit à lui céder la concession qu'il possédait à Saint-Léon, près de la future paroisse de Notre Dame de Lourdes.

Sans perdre de temps, il sema le terrain d'environ 40 acres déjà défriché. Il sema de l'orge et des pommes de terre avec l'aide de son fils aîné qui, entre-temps, l'avait rejoint. On allait vers le beau temps lorsqu'il retourna à Winnipeg rechercher sa petite famille.

En revoyant les siens, peut-être aussi en songeant à l'immensité de la tâche qui l'attendait, il fut pris par le mal du pays. Que de colons commençaient à « faire de la terre » en faisant reculer la forêt, et abandonnaient, soit parce qu'ils se décourageaient, soit parce que, n'ayant pas réalisé les conditions fixées, ils en étaient chassés par l'administration.

Il fallait en effet défricher un certain nombre d'acres par an, ensemençer un certain nombre également et l'on n'avait pas alors ces puissantes machines dites « bulldozers », qui abattent les taillis, même les arbres et arrachent les souches très facilement, ici il fallait tout faire à bras avec des instruments primitifs.

Bref, en tant que chef de famille, il décida le retour à Saint Front. Marie Sophie montra dans cette circonstance un rare sang froid joint à une très grande finesse. Sans doute avait-elle gardé un cuisant souvenir de la traversée de l'aller et ne tenait pas à recommencer. Et puis elle comprenait aussi qu'en revenant au pays, on allait vers la misère. Si la vie était pénible quand ils avaient leur patrimoine, que serait-elle maintenant qu'ils l'avaient vendu pour payer le voyage ? Les « Sœurs grises » consultées lui donnèrent un bon conseil : « Gardez-vous de contredire votre mari, mais dites-lui qu'il a besoin de repos ».

On lui découvrit donc la maladie qu'il fallait pour l'hospitaliser quelques jours. Puis, pour occuper sa convalescence, on lui demanda de travailler le jardin, ses journées lui étaient payées un dollar. La pièce d'un dollar était l'équivalent de nos cent sous.

Les jours passaient et avec le temps, le mal du pays s'atténuait. Ces écus de cent sous le faisaient aussi réfléchir. À Saint-Front, en travaillant fort, il se faisait quarante sous par jour. Ici, pour une modeste journée de jardinage, il recevait un écu. C'était tout de même avantageux !

En sortant de l'hôpital, il s'embaucha aux pêcheries comme charpentier. Pendant ce temps, son fils avait aussi trouvé du travail. Où ? Son père ne le savait plus très bien.

Il fallut faire appel à la police pour le retrouver, ce fugitif. Loin de ressembler au fils prodigue de la parabole, François avait mis de côté une belle série de dollars. Son père le rejoignit chez son patron, un nommé Georger LEGLAND chez qui ils travaillèrent tous deux un certain temps à crédit. Il n'était plus question désormais de rentrer à Saint-Front.

Avec les mois qui passaient, la moisson approchait et il fallut donc rentrer pour l'engranger. LEGLAND qui n'avait pas pu payer ses ouvriers en argent dut leur céder un bœuf et une vache. Avec les économies disponibles, ils achetèrent un autre bœuf de labour, un chariot à quatre roues, un poêle pour cuire le pain et une toile de tente.

Ainsi équipée, la famille BOSC au complet partit vers Saint-Léon par la route naturellement, ou plus exactement à travers les près, les champs, les marais et les broussailles, car des routes il n'y en avait guère que sur les plans des ingénieurs agronomes. Ceux-ci en effet, avaient divisé ces immenses plaines, en sections mesurant exactement un mille, soit exactement 1850 mètres de côté. Ils avaient réservé pour les voies de communication de larges bandes de terrain absolument rectilignes, parallèles et se croisant en angle droit, de manière à desservir toutes les sections par leurs quatre côtés. Chaque section devait être divisée en quatre concessions ou « homestead ». Chaque concession était donc un carré de 925 mètres de côté.

Des piquets qui disparaissaient peu à peu dans la végétation indiquaient le tracé futur des routes. Le paysage était désertique, pas facile à suivre. Ce voyage de 130 à 140 kms devait durer une quinzaine de jours et était fertile en incidents qui pouvaient être dramatiques.

Morris était l'une des toutes premières étapes après Winnipeg. Ils demandèrent l'hospitalité à un colon qui l'accorda bien volontiers, mais lorsqu'il s'aperçut que l'un des enfants avait la coqueluche mit tout le monde à la porte, de crainte de voir contaminer ses propres enfants. Ils s'adressèrent donc à une autre maison en signalant loyalement l'état de santé des enfants : « Cela n'a pas d'importance, répliqua le colon, les miens aussi sont atteints ».

Au pas lent des bœufs, le convoi s'enfonçait dans la brousse, harcelé par les moustiques qui, de date immémoriale se multipliaient librement dans les marécages. Lorsqu'on ne trouvait ni ferme, ni maison abandonnée, on dressait la toile de tente, on cuisait le pain, on faisait un peu de cuisine, et on se battait toute la nuit contre les nuages de moustiques.

Les loups rôdaient souvent autour de l'abri provisoire et aboyaient comme des chiens : « Nous n'avons pas vu de ferme hier soir- disait Marie Sophie- mais sûrement il doit y en avoir une pas loin d'ici, écoutez les chiens de garde ». Les chiens de garde, c'était les loups.

Il y a aussi dans cette région, à cette période de l'année, des mouches luisantes, ou lucioles, comme on en trouve en Italie. « Ce sont des âmes du purgatoire qui demandent des prières », disait Marie Sophie. Et elle récitait forces chapelets et dévotes oraisons.

Après plusieurs jours de voyage, ils passèrent devant une ferme exploitée par des Anglais à qui ils demandèrent la route à suivre. Ils furent tous invités à se restaurer, et les Anglais tentèrent, mais en vain, de leur faire comprendre que cet itinéraire était dangereux à cause des marais tout proches. N'arrivant pas à s'expliquer ils prirent la conduite de l'attelage et lui firent faire un demi-tour. Mais Augustin ne voulait pas revenir à Winnipeg. Sûr d'avoir la bonne direction il entendait continuer sa route. Et il la continua, malgré les discours des braves Anglais. Mal lui en prit. Bientôt il trouva le marais, s'y engagea et y embourba son chariot au point de ne pouvoir le sortir. Il fallut bon gré, mal gré, passer la nuit dans cette position tragique, sur le chariot et parmi les moustiques.

Le lendemain matin, le père et la mère, laissant le convoi à la garde de leur aîné, revinrent sur leurs pas pour retrouver les Anglais secourables. Ceux-ci ont vite compris. Ils attelèrent quatre chevaux et deux bœufs afin de venir au secours du chariot en détresse. Il était engagé si avant, qu'ils durent l'alléger pour lui faire traverser le marais.

La journée suivante fut marquée d'un incident qui aurait pu avoir des suites encore plus graves. Le pain manquait pour le repas de midi, on en demanda aux colons anglais, sans arriver à se faire bien comprendre. On reprit donc la route. Mais voilà que l'Anglais finit par deviner ce qu'il n'avait pas compris et une heure après il rejoignait le convoi avec une belle miche de pain. L'Anglais proposa à Marie Sophie de monter sur sa voiture pour lui indiquer la tour de Saint-Léon. Mais voilà qu'en voulant rejoindre ses enfants, la maman s'égaré, va, vient, s'inquiète comme on peut l'imaginer. Et pendant ce temps-là le convoi passe à proximité, mais sans la rencontrer.

Un Anglais, la voyant ainsi désespérée, devine la cause de son émoi et pour la mettre sur le chemin, lui montre des traces de souliers cloutés toutes récentes. C'était ingénieux et exact, les Anglais n'ayant pas coutume de ferrer ainsi leurs semelles, mais elle ignorait ce détail et décida de passer la nuit sous un saule qu'elle avait repéré dans la campagne. Comme à son habitude elle se mit à réciter son chapelet. Et voilà que le sens des traces de souliers cloutés lui apparut subitement. Elle se décida à les suivre et arriva à une ferme où elle entra. Les gens qui s'y trouvaient étaient aussi Anglais. À force de gesticuler, elle finit par comprendre qu'ils avaient vu passer quelqu'un portant ou conduisant un ou des petits enfants. Comprenant qu'elle désire les rejoindre, ils attellent deux chevaux, vont chercher un interprète, et ensemble partent sur les traces de la caravane. Marie Sophie put faire comprendre qu'ils logeaient volontiers dans les demeures ou masures abandonnées, ils s'arrêtèrent à toutes celles qu'ils trouvèrent sur le chemin. Enfin ils finirent par se retrouver à quatre heures du matin. Je vous laisse deviner avec quelle joie. Le papa n'avait pas dormi un instant et les enfants presque à jeun depuis midi, n'avaient dormi guère plus que lui.

Bien qu'on ait pris, à cette occasion la décision d'être prudents plus que jamais, on se dirigea par erreur vers Manitou. Ce fut encore une journée de perdue.

Finalement on arriva à Saint-Léon, première paroisse française fondée par le Père BITSCH, où l'on avaitensemencé la concession de M. LAMOUREUX.

Ayant constaté que la récolte gelait parfois sur place avant d'arriver à maturité, Augustin n'exploita cette terre que pendant deux ans. Ils se déplacèrent donc en 1893 sur le territoire de Notre-Dame de Lourdes qu'ils fréquentaient déjà comme paroisse.

Dans la nouvelle concession ne se trouvait qu'une vieille bâtisse incendiée, des près et des bois. Augustin construisit une maison provisoire à la mode ancienne du pays, les murs faits de troncs équarris, empilés les uns sur les autres et se croisant à leurs extrémités en angle droit. Un mortier quelconque remplissait les interstices et aplanissait sommairement les surfaces. Le bois étant un bon isolant protégeant assez bien du froid.

La mise en route de la nouvelle concession fut lente et sans doute laborieuse. En douze ans, douze acres de bois seulement furent défrichés.

En 1903, un dénommé GAULTIER, arrivé depuis peu au Canada, fit connaissance avec la famille BOSCH. Il se souvient que la maison actuelle était encore en construction. La ferme comptait une quarantaine de bêtes à cornes.

À l'automne on en vendit onze, âgées de trois ans pour la somme globale de 300 dollars, soit 1500 francs de l'ancienne monnaie française. Ces prix expliquent que le « père BOSC » et son fils aient pu, en quelques semaines, gagner de quoi acheter trois bêtes à cornes, un chariot et le reste.

Avec le temps, Augustin put agrandir suffisamment son domaine pour pouvoir y établir ses dix enfants.

En 1922, il laissa la ferme à son fils Rémy et se retira dans la maison, occupée aujourd'hui par Pierre, afin de se rapprocher de l'église. Lui et sa femme étaient fidèles à la messe matinale que les Chanoines de Dom GREA chantaient tous les jours.

Quatre ans plus tard, le 20 novembre 1926, ils célébraient leurs noces d'or.

Une photo dont j'ai vu l'agrandissement dans toutes les maisons visitées perpétue le souvenir de cette fête.

Le Père BOSC à la barbe fleurie et sa compagne aux traits si fins, sont entourés de neuf de leurs enfants, dont deux religieuses, 23 petits-enfants, trois gendres et trois belles filles.

Il y avait aussi dans l'assistance un cousin qui leur avait servi de témoin et de garçon d'honneur à Saint-Front cinquante ans auparavant, un neveu, le curé de la paroisse avec un autre prêtre ami de la famille.

Le poids des ans et l'immense effort fourni pour élever leur nombreuse famille commençaient à se faire sentir pour le couple. Elle, Marie-Sophie, succomba la première à une attaque cardiaque le 27 septembre 1934, à l'âge de 80 ans. Augustin devait lui survivre encore deux années.

Aux funérailles du Père BOSC furent présents tous ses enfants, sauf son fils François déjà établi à Vancouver sur la province de Colombie Britannique, et sa fille Marie qui se trouvait en Californie. Une nombreuse assistance témoigna de la sympathie immense dont jouissait ce grand chrétien qui fut aussi un courageux pionnier.

\*\*\*\*\*

La vie rurale au Manitoba, et au Canada en général, est assez différente de celle de nos campagnes, ou mieux de nos montagnes.

Par la façon de construire d'abord. Le bois prédomine largement, parce qu'il abonde ; alors que la pierre est souvent introuvable, et aussi parce qu'il défend mieux du froid que la pierre et la chaux. On construit les fondements en ciment jusqu'à un mètre au-dessus du niveau du sol, et par-dessus on pose une charpente sur laquelle on applique des planches en dehors et en dedans. Aujourd'hui on remplit l'intervalle avec de la laine de verre minérale inflammable.

Tout ce bois est une proie facile pour le feu. Aussi éloigne-t-on les maisons d'habitation les unes des autres et les dépendances de la ferme. Même dans les grandes villes les maisons mitoyennes sont en petit nombre par rapport aux autres, on y multiplie les moyens de secours contre le feu : signaux d'alarme automatiques, appareils d'extinction en tous genres, escaliers extérieurs de secours en fer.

Si l'on compare les maisons d'habitation du Manitoba avec celles de nos montagnes, l'avantage est aux premières : on y trouve tout le confort moderne. Le cultivateur d'ici est un citoyen vivant à la campagne. Il a souvent l'eau courante, salle de bain, chauffage central (par air), glacière, lessiveuse, téléphone, etc.

Le téléphone se paie au forfait par an. La facture est un peu élevée, mais en échange, on peut téléphoner aussi souvent et aussi longtemps que l'on veut. Il rend de grands services étant donné l'éloignement des maisons entre elles et les 6,819 kilomètres qui nous éloignent du bourg. Grâce au téléphone on n'est pas isolé tout en étant éloigné de quelques kilomètres.

L'auto supprime aussi les distances, pendant la belle saison. Chaque ferme a la sienne en règle générale. Sur les grandes routes à gravillons, on peut aller à une bonne allure presque partout, mais on rencontre parfois inopinément des fondrières qui mettent à mal les ressorts. Les chemins secondaires sont de simples pistes qui gardent même en bonne saison, la trace des roues qui les ont défoncés par temps de pluie.

Il est à la fois facile et difficile de s'orienter sur ces routes. Comme elles sont indéfiniment rectilignes et se coupent en angle droit, on est sûr, si le départ a été bon, de conserver 10 jours la bonne direction. Mais à l'encontre de nos pays où l'on peut toujours s'orienter à l'aide de quelques massifs, au Manitoba, on ne voit de toutes parts que la plaine s'étendant à perte de vue, sauf du côté de la « montagne » où se trouvent quelques vallonnements à la silhouette peu caractérisée.

Cette plaine est extrêmement fertile sauf dans certains endroits où elle est sablonneuse.

Voyant un de nos cousins remorquant une charrue à quatre socs, allant à toute allure, au point que la terre sautait en l'air, je me suis approché et j'ai constaté avec surprise qu'il ne labourait qu'à 10 ou 12 cms de profondeur, c'est suffisant, puisque la récolte donne un rendement de 30 à 35 pour un.

Ce sol est du terreau plus que de la terre, comme en témoigne sa couleur noire, son odeur caractéristique, sa fertilité et l'absence de toutes pierres ou tous gravillons.

Dans ces conditions, on ignore les murs de pierre sèche sans lesquels on ne conçoit guère un pré ou un champ chez nous. Les rigoles de drainage ou d'irrigation sont tout aussi inconnues, d'ailleurs où prendrait-on l'eau et où irait-elle puisque tout est plat ou presque ?

Les machines modernes peuvent se mouvoir à l'aise dans ces champs immenses. Certains mesurent plusieurs kilomètres de périmètre et si à l'origine chaque colon recevait un quart de section, certains ont vendu et d'autres ont acheté.

La batteuse classique avec ventilateur est encore utilisée, plus volontiers dans le champ lui-même pour éviter le transport et la manipulation des gerbes. Les machines plus intéressantes en rendement que les nôtres sont aussi plus violentes et déchiquettent la paille qu'elles rejettent pêle-mêle avec la balle et la poussière au moyen d'un ventilateur. Et si l'on a besoin de la paille pour la nourriture et la litière des animaux, on la retrouve en tas.

La «combine» au contraire disperse à travers champ et la paille et la balle, mais elle représente une économie de main-d'œuvre considérable, ce qui explique son succès. J'en ai vu des trains entiers sortant des briques (wagons) « Massey-Harris » à TORONTO. La combine est une faucheuse-batteuse mobile qui se sert elle-même, rejette la balle et la paille, emmagasine les grains qu'elle déverse à volonté dans un chariot placé à proximité, sans même avoir besoin de s'arrêter. Un seul homme suffit à la conduire.

Finis donc les journées harassantes des batteuses et leurs corvées coûteuses. Le grain va du champ au moulin sans avoir été soulevé une seule fois par une main d'homme. La combine fauche de front sur une largeur de 4 ou 5 mètres. Si le blé n'est pas assez mûr pour être battu de suite, on le fauche d'abord avec une machine ordinaire pour lui donner le temps de sécher, et l'on détache la faucheuse de la combine qui fonctionne alors comme une batteuse ambulante, se servant et se déversant elle-même.

Les céréales recueillies ne sont pas mises en sac comme chez nous, mais entreposées dans de vastes récipients en tôle appelés « graineries » que l'on disperse dans les champs. On y verse le grain et on l'en retire à l'aide d'une vis sans fin actionnée par un moteur indépendant. A peine la moisson terminée, on brûle le champ. Le feu se propage d'autant plus vite que l'on a coupé le blé plus haut, à 15 ou 20 cms du sol.

Au Manitoba, « grenier du Canada », on cultive surtout : le blé, l'orge, l'avoine, le lin pour la graine, la pomme de terre, mais seulement pour la consommation domestique. Les arbres à fruits y viennent très bien, mais on n'a pas le temps de s'en occuper sinon à une petite échelle. On garde du lait pour les besoins de la famille car ici on le consomme couramment froid comme boisson de table. Le reste est écrémé avant d'être donné aux animaux, et les fromages maigres que l'on pourrait en tirer ne trouveraient pas d'acquéreurs. L'abondance des céréales favorise l'élevage des poules et le commerce des œufs en grande quantité.

Une ferme moyenne possède une vingtaine de bêtes à cornes et quelques chevaux pour les menus travaux des champs, pour conduire les enfants à l'école ou pour aller à la messe le dimanche. Car on est profondément religieux à Notre Dame de Lourdes et en général partout où il y a des Canadiens français. Les colons amenés par Dom BENOIT venaient en majeure partie du Jura, de la Suisse romande, du Centre de la France et de la Bretagne. Une paroisse fondée avec des éléments si imprégnés de foi chrétienne, sous le signe de la croix et sous la protection de Notre Dame de Lourdes ne pouvait que maintenir et développer même nos meilleures traditions catholiques. Après les Chanoines Réguliers de l'Immaculée Conception, le mérite d'entretenir la foi revient aux Chanoines Réguliers des Cinq Plaies du Sauveur qui dispensent l'instruction aux jeunes gens et aux jeunes filles jusqu'au grade 12.

Il y a un médecin dans le pays. Lundi soir je l'ai trouvé au presbytère où je logeais, il était venu voir « ce cousin des BOSC dont tout le monde parle », lui aussi est Français. Les persécutions de COMBES l'ayant écœuré il quitta le sol natal pour le Canada, mais l'amour de la patrie ne s'éteint pas si vite, et le bon docteur GALLIOT était heureux de pouvoir s'entretenir avec un compatriote qui avait fait la guerre à Salonique en même temps que lui.

On est friand des nouvelles du « vieux pays » par ici. Pour satisfaire la légitime curiosité de tous, j'avais exposé sommairement au prône des deux messes dominicales, la situation religieuse actuelle de la France, avec le souci d'être objectif, ce qui constituait en fait une apologie, car notre pays n'a pas toujours bonne presse à l'étranger.

Lundi matin, j'ai célébré la messe aux intentions de tous nos parents vivants et défunts. L'assistance fut nombreuse. Je dois avoir donné une soixantaine de communions, car tout le monde, je crois s'approcha de la Sainte Table.

Ces faits montrent combien le rameau canadien de la famille BOSC a su conserver la foi reçue des ancêtres en même temps que l'affection aux cousins de France. Tandis qu'il me conduisait à Fannystelle, le cousin Rémy me disait avec quelque tristesse « il y a trois jours nous ne nous connaissions pas, et voilà que nous allons nous quitter pour peut-être ne plus nous revoir sur cette

terre... Au fond-me confia-t-il après un moment de réflexion- c'est l'image de la vie ». La pensée était fort belle. Je n'avais qu'à en tirer les conclusions :

« Heureuses les familles où l'on profite des brèves rencontres d'ici-bas pour se préparer, dans l'entente et l'affection naturelle, à entrer dans la demeure éternelle du ciel, où il n'y aura plus de séparation. »

Je faisais cette réflexion le 7 septembre, coïncidence curieuse, trois jours après ma sœur Léonie répondant à la lettre par laquelle je lui annonçais mon départ pour le Manitoba, m'écrivait :

« Je rêve parfois de la famille reconstituée en son entier, là-haut. Tu m'excuses d'être un peu remontée ».

Son attitude atteste de l'unité de nos sentiments et de notre foi, de cette bonne foi commune à nos ascendants, comme elle l'est, par la grâce de Dieu, aux cousins et cousines que j'ai rencontrés à Notre Dame de Lourdes.

Ne pouvant vous porter de suite ces nouvelles comme je l'aurai désiré, j'ai écrit cette longue relation. À quelque chose malheur est bon. Un récit de vive voix aurait été plus détaillé, mais qu'en serait-il resté dans un an ? Verbe volant. Les paroles s'envolent, les écrits demeurent.

Je souhaiterais que cette lettre soit conservée par tous ceux qui la recevront. Comme le vin, les documents historiques prennent de la valeur en vieillissant.

Agréez, bien chers tous, mes sentiments d'affection et l'assurance de mes pauvres prières.

R.P. Jean-Fr. BONNEFOY O.F.M.

Aumônier de l'Annonciade

Villeneuve-sur-Lot

(Lot-et-Garonne)